

Les attachées de presse vous cajolent comme un chaton et un beau matin se décolle de vous comme un Post-it : vous n'avez plus d'*actualité*. Il faut alors un tremblement de terre pour qu'elles donnent signe de vie : vous avez reçu le prix Nobel ou vous allez mourir. « C'est sûr que tu vas bien ? » m'a dit G. au téléphone. Je revois G., dix ans plus tôt, un genou à terre, me lançant mes chaussures, alors que j'attends, blindé de coke, de passer chez Bouvard. Les attachées de presse savent faire le double nœud. « Je pensais bien que c'était une connerie, a-t-elle ajouté, mais sait-on jamais. »

Je n'en revenais pas qu'elle m'appelle, ainsi que de vieux amis et des amis récents et des amis d'amis dont j'avais oublié qu'ils existaient. Tous avaient reçu un courriel disant qu'à la suite de ma dernière coloscopie, j'étais au bout de mes forces et, s'ils pouvaient m'envoyer un peu de fric pour tenter l'opération de la dernière chance, mais c'était à Singapour.

Vous savez quoi? J'avais honte.

Ces ordures tapies dans les recoins d'Internet sont des cafards, mais ils vous font renouer avec des tas de gens.

L'époque est au condiment. Tout est enrichi. Bonus. Applications. Cartes de fidélité. C'est comme la nourriture anglaise. Les Britanniques ne peuvent s'empêcher d'en rajouter. Syndrome du pudding. Complexe victorien. Ils guettent le bateau venu des Indes chargé de produits exotiques. Des fruits amers, des sauces brunes étranges les consolent de leurs effroyables petits pois. J'ai un mal de chien, chez Marks & Spencer, à trouver une denrée naturelle. J'imagine le brainstorming des deux types, pipe de bruyère et veste de tweed façon Blake et Mortimer, quand ils lancent une nouveauté.

Spencer – Que pourrait-on mettre dans ces damnées saucisses, Mark? Elles sentent fichtrement le cochon.

Mark – Du miel, non? Du miel du Devonshire.

Spencer – Du miel. Super idée, vieille branche.

Bref. Essayez de trouver *juste* un téléphone. Pas un de ces trucs à tout faire en forme de

dessous-de-plat. Un téléphone-téléphone. J'en avais déniché un chez Orange. Un modèle suédois fabriqué en Chine. La vendeuse m'a juré qu'il servait à téléphoner, rien d'autre. À part quoi, si j'utilisais le kit mains libres, il fallait me retenir de l'approcher du ventre des femmes enceintes et du bas-ventre des adolescents. Ce qui est d'habitude la première idée qui vous vient à l'esprit avec un téléphone.

L'appareil, avec son clapet à l'ancienne, m'a donné satisfaction jusqu'au jour qu'il est tombé dans un bol de punch. Le rhum a tout englouti, mes adresses, mes messages d'amis morts. À mon grand soulagement, j'ai retrouvé ma vendeuse. Elle se souvenait de moi comme de l'homme qui a autre chose à faire que de se simplifier la vie. Elle m'a invité à m'asseoir sur un de ces hauts tabourets sans dossier qui donnent immédiatement envie de rester debout. Munie d'une torche électrique, elle s'est absentée un long moment, sans doute à la cave, d'où elle a remonté mon modèle sino-suédois. En passant le chiffon sur la boîte, elle ne m'a pas caché qu'il y avait, dit-elle, « un petit hic ». Frappés du syndrome Marks & Spencer, les Sino-Suédois n'avaient su s'interdire d'ajouter un bonus : la météo. « Vous pouvez l'installer comme fond d'écran », m'a-t-elle consolé. « Si ça ne vous fait pas trop de souci », a-t-elle ajouté.

Rentré à la maison, j'ai affiché *Paris*. Un soleil est apparu derrière un nuage, et la mention *Paris* : - 3°. Nous étions en juillet, sous une pluie d'orage.

J'appris en consultant le menu qu'il y a d'autres Paris que Paris. Le Paris grouille. Le Paris pullule. Ontario, Ohio, Mississippi, Pennsylvanie, Oregon, Indiana ont la chance d'héberger cette créature légendaire : la Parisienne.

Le Paris que j'avais capté par hasard est un gros bourg de l'oblast de Tcheliabinsk, dans l'Oural. On y admire une tour Eiffel au 1/15^e. Par ailleurs, le 15 février 2013, à 9 h 20 heure locale, une météorite de 13 000 tonnes a explosé dans le coin. Ils l'ont appelé le Superbolide, un nom d'un modernisme désuet, voire nunuche, comme les aimaient les Soviétiques.

Le hic, comme dirait ma vendeuse : je n'ai pas trouvé le moyen de chasser ce Paris de mon écran. J'ai décidé de l'adopter, comme un chien perdu dans les solitudes glacées du cyberspace. Après tout, le temps est à chacun. Ne dit-on pas Alors c'est votre temps ? À l'instant que j'écris, il fait - 27 à Paris, sous un ciel sans nuages. Un verre de thé serait le bienvenu.

Le vieux Chinois plongeait ses baguettes dans le plat, à la façon d'un oiseau de mer son bec, et attrapait un à un des petits pois. C'était la première fois que j'allais en Chine et je me souviens mieux de cette scène que des tombeaux des Ming.

Il était fripé comme une pomme cuite et me servait d'interprète auprès d'un ponte du tourisme. C'était sous Teng Hsiao-Ping. Partout des ouvriers terminaient à la main des hôtels pour les Américains. On ne voyait pas de grues ni d'engins, juste des paniers et des cordes. Nous déjeunions au restaurant de l'un de ces hôtels, mais où, je ne sais plus. Cette affaire de petits pois a tout effacé de ma mémoire.

Des tombeaux des Ming, je me souviens pourtant y avoir trouvé plus élitiste que moi. C'était une retraitée des Postes. Nous nous reposions de l'excursion sur un banc, sous des frondaisons magnifiques.

– Ça doit être agréable d'être un mort ici, ai-je dit.

– En France aussi, nous avons de belles choses, m'a-t-elle rétorqué.

Elle sortait rarement de l'autocar, à cause de son rhume.

C'était le temps du Mao beurré d'un côté. On vous expliquait partout que « le succès de Mao était principal, son erreur était secondaire. » Dans les dancings des hôtels, les jeunes réclamaient du disco. Dis-co ! Dis-co ! lançaient-ils à l'orchestre. Mon nom les faisait penser à Delon. A-lain ! A-lain ! criaient-ils.

– Êtes-vous membre du Parti ? ai-je demandé au ponté.

– À votre avis ? a-t-il répliqué.

Il ressemblait à un chargé de clientèle de la BNP.

– Non, ai-je dit.

Il a éclaté de rire. L'interprète a gloussé, un petit pois suspendu à hauteur de sa bouche.

Quand le ponté s'est absenté pour téléphoner, j'ai pensé aborder le sujet des « dix années de trouble » avec le vieux. Au lieu de quoi je lui fis remarquer qu'il avait l'accent de Fernandel. Son école d'interprètes avait été fondée par un Marseillais, m'expliqua-t-il et, de fil en aiguille, s'était perpétuée une petite phalange qui s'exprimait comme dans les films de Pagnol.

Je repense à cette histoire parce que la Chine vient d'envoyer une fusée vers la Lune. Mange-t-elle toujours les petits pois avec des baguettes ? Le contraste est fascinant entre la vie de tous les jours et les rêves que nous faisons. L'homme se pousse du col, sans doute en raison de l'époque sauvage où il est apparu

sur la Terre. L'humanité vient d'un milieu défavorisé, n'oublions jamais ça. C'est par un snobisme de parvenu, avec l'esprit de revanche du boursier, qu'elle se lance dans l'atome, la conquête de l'espace, etc., négligeant du même coup d'inventer le bouchon verseur. Combien de siècles se sont-ils écoulés avant qu'elle eût l'idée toute bête de mettre des roues à ses valises? Et combien d'années faudra-t-il encore pour qu'elles cessent de faire ce bruit insupportable?

Quand il (elle) s'attaque enfin aux petites choses de la vie, l'homme (la femme) invente pourtant des choses inouïes. Le Post-it, par exemple. La colle qui ne colle pas. Un objet quasi quantique, dirais-je. (Le quantisme est à la mode.)

Ou bien, tenez, le fixe-chaussette. Un jour, l'homme (pas la femme) eut l'audace de supprimer ses fixe-chaussettes. L'assistance, qui s'était déplacée nombreuse, se retint de respirer. À la surprise générale, la chaussette tint. Bien des années plus tard en revanche, les savants les plus délurés persistaient à dire qu'on ne franchirait jamais le mur du son. L'avion éclaterait comme un sac en papier, soutenaient-ils avec morgue.

Un bon côté de l'évitiste, il s'intéresse à ces détails. Les autres se rengorgent comme des pigeons, tellement portés sur la technique qu'ils disent « technologie ».*

* Et bien sûr, « méthodologie » pour « méthode ».

On me l'a encore fait observer hier, à l'heure des digestifs : je glisse. C'est un penchant des mâles de mon clan, ai-je expliqué. De père en fils, nous glissons des fauteuils. Cela se fait doucement, comme avancent les glaciers. Carrés au départ, la fesse plate, le dos droit et d'équerre, rien à faire, nous glissons. Il n'est pas rare que nos compagnes, nos enfants, nos amis, nos visiteurs nous trouvent en tas au milieu du salon. C'est là que nous jouons aux cartes et traitons nos affaires.